Une figure éclectique

Autor(en): **Schilling, Guido / Di Potenza, Francesco**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Mobile : la revue d'éducation physique et de sport**

Band (Jahr): **10 (2008)**

Heft 5

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-995601

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une figure éclectique

Aujourd'hui encore, il est considéré comme en étant l'artisan. Guido Schilling, maître d'éducation physique et psychologue, est le premier à avoir exploré le monde nouveau de la formation des entraîneurs «supra-fédérative» en Suisse.

Interview: Francesco Di Potenza; photo: Philipp Reinmann

▶ **«mobile»: vous pouvez légitimement revendiquer la paternité de l'actuelle formation des entraîneurs. Quels souvenirs gardez-vous du début de cette aventure? Guido Schilling:** le premier cours a eu lieu en 1969. L'année précédente, le Comité national pour le sport d'élite m'avait attribué le mandat de concevoir une formation d'entraîneur hors du cadre des fédérations. C'était une des mesures prises pour sortir le sport suisse de l'ornière suite aux derniers Jeux d'hiver décevants (aucune médaille à Innsbruck en 1964).

Vous n'avez été ni athlète ni entraîneur et n'avez jamais suivi une formation d'entraîneur. Et pourtant, vous avez mis sur pied la première Haute école suisse pour entraîneurs, comme l'appelait alors les médias... Durant ma jeunesse, j'ai participé à un camp d'entraînement pour talents à l'ancienne Ecole fédérale de gymnastique et de sport de Macolin (EFGS). J'ai également été champion bâlois junior de sprint et moniteur pour l'instruction préparatoire. Pendant mes études aux Etats-Unis, j'ai été membre de l'équipe d'athlétisme du Williams College (Massachusetts) et j'ai pris part à des compétitions au Madison Square Garden, à New York.

En revanche, je n'ai jamais été entraîneur et n'ai fréquenté aucune formation. Je me suis essentiellement inspiré de modèles étrangers: en ex-Tchécoslovaquie où j'avais de bonnes connexions, en Israël (le Wingate-Institut était bâti sur des fondements semblables à ceux de l'EFGS) et dans l'ancienne République démocratique allemande. Je me souviens qu'à cette époque, j'avais dit que la formation suisse des entraîneurs reposait sur des bases au moins aussi bonnes que celles de la RDA.

Revenons en Suisse... Permettez-moi tout d'abord d'ajouter cette remarque concernant la Haute école des entraîneurs: cela me réjouit que l'ancien institut de recherche de l'EFGS, dans lequel se sont tenus les premiers cours d'entraîneurs, s'appelle aujourd'hui «Haute école Place des Mélèzes».

...une frange d'entraîneurs n'a-t-elle pas été offensée qu'on leur demande de se former? Lors du premier cours, j'ai eu la chance de pouvoir compter sur la participation d'entraîneurs importants comme Jack Günthard (gymnastique artistique), André Metzener (ski nordique) et Armin Scheurer (athlétisme). J'avais tout mis en œuvre pour convaincre les fédérations d'inscrire leurs entraîneurs. L'entraîneur «normal» n'avait alors plus de raisons d'ignorer cette formation.

Dix-sept participants ont suivi ce premier cours, 15 l'ont achevé. Deux ans plus tard, vous dénombriez 48 participants et 45 sont allés jusqu'à son terme. Comment expliquer cet incroyable attrait? Certainement parce qu'il y avait une réelle demande. Nous avons procédé à des ajustements qui ont également contribué à ce succès. Nous avons rapidement introduit un cours préparatoire sur un semestre qui avait pour but de transmettre les notions de base en biologie et en sciences naturelles. Un cours dont les maîtres de gymnastique et de sport étaient dispensés.

Vous n'avez pas été le responsable de la première formation des entraîneurs. Non, cette fonction a été assumée par Pavel Schmidt (ex-Tchécoslovaquie), champion olympique en double de couple (aviron) en 1960 à Rome. C'était une très bonne solution. J'étais encore très jeune, je venais à peine de terminer mes études. En ma qualité d'adjoint du Dr. Schmidt, j'ai souvent eu la possibilité de prendre part à son enseignement et suivre ainsi, en un certain sens, cette formation en tant qu'auditeur.

Vous avez certainement suivi avec attention l'évolution de la formation des entraîneurs durant ces 40 dernières années. Quelles idées initiales subsistent? D'une part, qu'un entraîneur engagé dans le sport d'élite ne peut être formé que de manière globale et, d'autre part, que les fédérations doivent coopérer avec un service centralisé et informé de ce qui se passe au niveau international. Cette formation des entraîneurs est celle proposée à Macolin. Vu de

l'extérieur, je suis d'avis que notre offre repose sur un excellent concept et qu'elle est encore et toujours sur les bonnes voies après 40 ans.

Vous connaissez la situation des entraîneurs à l'étranger. Quelles sont les différences? La situation est certainement moins bonne en Suisse que dans les pays où le sport est réglementé au niveau étatique. Dans notre pays, la «durée de vie» d'un entraîneur est plus courte. Peu d'entre eux demeurent entraîneur d'une fédération plus de trois ou quatre ans. Il est ainsi très rare qu'un entraîneur national soit présent à deux Jeux Olympiques. Jack Günthard est l'exception qui confirme la règle. Probablement parce qu'il occupait plus la fonction de responsable du centre d'entraînement de Macolin que celle d'entraîneur d'une fédération.

Vous vous êtes récemment entretenu avec plusieurs acteurs opérant dans le milieu de l'entraînement en Suisse... J'ai réalisé ces interviews parce que le fonctionnement du sport dans notre pays m'intéresse. Dans les grandes lignes, les gens se disent satisfaits du sport suisse et en ont une bonne image.

D'anciens athlètes m'ont toutefois avoué nourrir le sentiment que la vie des sportifs d'aujourd'hui est plus facile car tout leur est mis à disposition. Cette remarque est compréhensible même si elle n'est pas tout à fait correcte. Actuellement, un athlète doit avoir beaucoup d'énergie pour se concentrer sur sa carrière – en particulier sur son entraînement – et demeurer au plus haut niveau.

Sans oublier que l'écart entre les sportifs d'élite s'est réduit... Extrêmement! Par le passé, du talent et un entraînement ciblé permettaient de se glisser parmi l'élite. C'est impensable aujourd'hui: s'entraîner ne suffit plus. Un athlète doit non seulement disposer de compétences largement au-dessus de la moyenne, mais également pouvoir compter sur un entraîneur à même de tirer la quintessence.

Qu'est-ce donc qu'un bon entraîneur? Un entraîneur de club est avant tout un pédagogue et un technicien, celui d'un point d'appui est aguerri à la planification de l'entraînement et, au niveau national, la fonction de coach prime sur celle de formateur.

Outre le salaire et l'investissement en temps, qu'est-ce qui distingue un entraîneur engagé dans le sport de masse de celui impliqué dans le sport d'élite? Le second assume essentiellement la fonction de coach et supervise la préparation d'un programme. Dans le sport d'élite, le vrai travail est effectué par les spécialistes en charge de l'entraînement de la force, de la condition physique et de la technique. Un entraîneur national ne suit guère l'entraînement quotidien d'un athlète et se concentre plutôt sur sa tâche de coach, principalement avant, pendant et après la compétition. Il n'entretient ainsi pas de contact aussi proche qu'un entraîneur de club dans le sport de masse.

Dans un sens, le travail d'un entraîneur dans un petit club est plus précieux... Il n'est pas erroné que d'affirmer que les meilleurs entraîneurs devraient travailler à la base. Je suis en admiration devant ces entraîneurs. Ils font preuve d'une motivation exemplaire malgré de mauvaises conditions de travail. L'entraîneur d'un club pose les fondements: 90% des sportifs d'élite suisses ont débuté dans un club.

C'est pour cela que je dis qu'il y a de bons entraîneurs aux deux extrémités.

Et comment vous imaginez-vous la formation des entraîneurs dans 40 ans? (il rit). Le projet que j'ai à cœur depuis longtemps sera probablement réalisé. Les entraîneurs seront alors formés selon un système de transfert de connaissances identique au système ECT (n.d.l.r.: European Credit Transfer, en vigueur en Europe depuis la réforme de Bologne). Lorsque la formation des entraîneurs aura 80 ans, peut-être ne sera-t-elle plus repliée exclusivement sur la Suisse mais, au contraire, intégrée dans un cadre paneuropéen. Les entraîneurs pourront alors faire valoir leur crédit dans différentes Hautes écoles en Europe... ou même dans le monde entier. //

› *Dr. Guido Schilling a dirigé la formation des entraîneurs à Macolin de 1973 à 1978. Sur mandat du Comité national pour le sport d'élite (CNSE) en 1968, il a développé le concept de la formation des entraîneurs en Suisse. Il a occupé différentes fonctions à l'OFSPO jusqu'en 1985, puis à l'EPF de Zurich de 1986 à 2001. Il travaille aujourd'hui comme conseiller indépendant. www.guidoschilling.com*